

## Les machines : la nécessaire transformation de la technique

Quant aux machines, elles ne sont pas au point pour une transformation du régime de la production; mais les indications qu'on trouve dans les machines automatiques réglables actuellement en usage permettraient sans doute d'aboutir au prix d'un effort, si l'on faisait un effort.

D'une manière générale, une réforme d'importance sociale infiniment plus grande que toutes les mesures rangées sous l'étiquette de socialisme serait une transformation dans la conception même des recherches techniques. Jusqu'ici on n'a jamais imaginé qu'un ingénieur occupé à des recherches techniques concernant de nouveaux types de machines puisse avoir autre chose en vue qu'un double objectif : d'une part augmenter les bénéfices de l'entreprise qui lui a commandé ces recherches, d'autre part servir les intérêts des consommateurs. Car en pareil cas, quand on parle des intérêts de la production, il s'agit de produire plus et moins cher ; c'est-à-dire que ces intérêts sont en réalité ceux de la consommation. On emploie sans cesse ces deux mots l'un pour l'autre.

Quant aux ouvriers qui donneront leurs forces à cette machine, personne n'y songe. Personne ne songe même qu'il soit possible d'y songer. Tout au plus prévoit-on de temps à autre de vagues appareils de sécurité, bien qu'en fait les doigts coupés et les escaliers d'usines quotidiennement mouillés de sang frais soient si fréquents.

Mais cette faible marque d'attention est la seule. Non seulement on ne pense pas au bien-être moral des ouvriers, ce qui exigerait un trop grand effort d'imagination ; mais on ne pense même pas à ne pas meurtrir leur chair. Autrement on aurait peut-être trouvé autre chose pour les mines que cet affreux marteau-piqueur à air comprimé, qui agite de secousses ininterrompues, pendant huit heures, l'homme qui y est accroché.

On ne pense pas non plus à se demander si la nouvelle machine, en augmentant l'immobilisation du capital et la rigidité de la production, ne va pas aggraver le danger général de chômage.

À quoi sert-il aux ouvriers d'obtenir à force de lutte une augmentation des salaires et un adoucissement de la discipline, si pendant ce temps les ingénieurs de quelques bureaux d'études inventent, sans aucune mauvaise intention, des machines qui épuisent leur corps et leur âme ou aggravent les difficultés économiques ? À quoi leur servirait la nationalisation partielle ou totale de l'économie, si l'esprit de ces bureaux d'études n'a pas changé ? Et jusqu'ici, autant qu'on sache, il n'a pas changé là où il y a eu nationalisation. Même la propagande soviétique n'a jamais prétendu que la Russie ait trouvé un type radicalement nouveau de machine, digne d'être employé par un prolétariat dictateur.

Pourtant, s'il y a une certitude qui apparaisse avec une force irrésistible dans les études de Marx, c'est qu'un changement dans le rapport des classes doit demeurer une pure illusion s'il n'est pas accompagné d'une transformation de la technique, transformation cristallisée dans des machines nouvelles.

Du point de vue ouvrier, une machine a besoin de posséder trois qualités. D'abord elle doit pouvoir être maniée sans épuiser ni les muscles, ni les nerfs, ni aucun organe – et aussi sans couper ou déchirer la chair, sinon d'une manière très exceptionnelle.

En second lieu, relativement au danger général de chômage, l'appareil de production dans son ensemble doit être aussi souple que possible, pour pouvoir suivre les variations de la demande. Par suite une même machine doit être à usages multiples, très variés si possible et même dans une certaine mesure indéterminée. C'est aussi une nécessité militaire, pour la plus grande aisance du passage de l'état de paix à l'état de guerre. Enfin c'est un facteur favorable pour la joie au travail, car

on peut ainsi éviter cette monotonie si redoutée des ouvriers pour l'ennui et le dégoût qu'elle engendre.

En troisième lieu, elle doit normalement correspondre à un travail de professionnel qualifié. C'est là aussi une nécessité militaire, et de plus c'est indispensable à la dignité, au bien-être moral des ouvriers. Une classe ouvrière formée presque entièrement de bons professionnels n'est pas un prolétariat.

Un très grand développement de la machine automatique, réglable, à usages multiples, satisferait dans une large mesure à ces besoins. Les premières réalisations dans ce domaine existent, et il est certain qu'il y a dans cette direction de très grandes possibilités. De telles machines suppriment l'état de manœuvre sur machine. Dans une immense entreprise telle que Renault, peu d'ouvriers ont l'air heureux en travaillant ; parmi ces quelques privilégiés se trouvent ceux qui s'occupent des tours automatiques réglables par des cames.

Mais l'essentiel est l'idée même de poser en termes techniques les problèmes concernant les répercussions des machines sur le bien-être moral des ouvriers. Une fois posés, les techniciens n'ont qu'à les résoudre. Ils en ont résolu bien d'autres. Il faut seulement qu'ils le veuillent. Pour cela, il faut que les lieux où on élabore des machines nouvelles ne soient plus plongés entièrement dans le réseau des intérêts capitalistes. Il est naturel que l'État ait prise sur eux par des subventions. Et pourquoi pas les organisations ouvrières par des primes ? Sans compter les autres moyens d'influence et de pression. Si les syndicats ouvriers pouvaient devenir vraiment vivants, il devrait y avoir des contacts perpétuels entre eux et les bureaux d'études où s'ébauchent des techniques nouvelles. On pourrait préparer de tels contacts en établissant une atmosphère favorable aux ouvriers dans les écoles d'ingénieurs.

Jusqu'ici les techniciens n'ont jamais eu autre chose en vue que les besoins de la fabrication. S'ils se mettaient à avoir toujours présents à l'esprit les besoins de ceux qui fabriquent, la technique entière de la production devrait être peu à peu transformée.

Cela devrait devenir une matière d'enseignement dans les écoles d'ingénieurs et toutes les écoles techniques – mais d'un enseignement qui ait une réelle substance.

Il n'y aurait peut-être que des avantages à mettre en train dès à présent des études sur cet ordre de problèmes.

Le thème de ces études serait facile à définir. Un pape, a dit : « La matière sort ennoblée de la fabrique, les travailleurs en sortent avilis. » Marx a exprimé exactement la même pensée en termes encore plus vigoureux. Il s'agit que tous ceux qui cherchent à accomplir des progrès techniques aient continuellement fixée dans la pensée la certitude que, parmi toutes les carences de toutes natures qu'il est possible de remarquer dans l'état actuel de la fabrication, celle à laquelle il est de très loin le plus impérieusement urgent de remédier est celle-là ; qu'il ne faut jamais rien faire qui l'aggrave ; qu'il faut tout faire pour la diminuer. Cette pensée devrait désormais faire partie du sentiment de l'obligation professionnelle, du sentiment de l'honneur professionnel, chez quiconque a des responsabilités dans l'industrie. Ce serait une des tâches essentielles des syndicats ouvriers, s'ils étaient capables de s'en acquitter, que de faire pénétrer cette pensée dans la conscience universelle.

Si la plus grande partie des ouvriers étaient des professionnels hautement qualifiés, ayant à faire preuve assez souvent d'ingéniosité et d'initiative, responsables de leur production et de leur machine, la discipline actuelle du travail n'aurait plus aucune raison d'être. Certains ouvriers pourraient travailler chez eux, d'autres, dans de petits ateliers qui pourraient souvent être organisés sur le mode coopératif. De nos jours, l'autorité s'exerce dans les petites usines d'une manière plus

intolérable encore Simone Weil, *L'enracinement*. (1949) 47 que dans les grandes, mais c'est qu'elles copient les grandes. De tels ateliers ne seraient pas de petites usines, ce seraient des organismes industriels d'une espèce nouvelle, où pourrait souffler un esprit nouveau ; quoique petits, ils auraient entre eux des liens organiques assez forts pour qu'ils forment ensemble une grande entreprise. Il y a dans la grande entreprise, malgré toutes ses tares, une poésie d'une espèce particulière dont les ouvriers ont aujourd'hui le goût.

Le paiement aux pièces n'aurait plus d'inconvénient, une fois aboli l'encasernement des travailleurs. Il n'impliquerait plus l'obsession de la vitesse à tout prix. Il serait le mode normal de rémunération pour un travail librement accompli. L'obéissance ne serait plus une soumission de chaque seconde. Un ouvrier ou un groupe d'ouvriers pourrait avoir un certain nombre de commandes à effectuer dans un délai donné, et disposer d'un libre choix dans l'aménagement du travail. Ce serait autre chose que de savoir qu'on doit répéter indéfiniment le même geste, imposé par un ordre, jusqu'à la seconde précise où un nouveau commandement viendra imposer un nouveau geste pour une durée qu'on ignore, Il y a une certaine relation avec le temps qui convient aux choses inertes, et une autre qui convient aux créatures pensantes. On a tort de les confondre.

Coopératifs ou non, ces petits ateliers ne seraient pas des casernes. Un ouvrier pourrait parfois montrer à sa femme le lieu où il travaille, sa machine, comme ils ont été si heureux de le faire en juin 1936, à la faveur de l'occupation. Les enfants viendraient après la classe y retrouver leur père et apprendre à travailler, à l'âge où le travail est de bien loin le plus passionnant des jeux. Plus tard, au moment d'entrer en apprentissage, ils seraient déjà presque en possession d'un métier, et pourraient à leur choix se perfectionner dans celui-là ou en acquérir un second. Le travail serait éclairé de poésie pour toute la vie par ces émerveillements enfantins, au lieu d'être pour toute la vie couleur de cauchemar à cause du choc des premières expériences.

Si, même au milieu de la démoralisation actuelle, les paysans ont bien moins besoin que les ouvriers d'être continuellement aiguillonnés par des stimulants, cela tient peut-être à cette différence. Un enfant peut être déjà malheureux aux champs à neuf ou dix ans, mais presque toujours il y a eu un moment où le travail était pour lui un jeu merveilleux, réservé aux grandes personnes. Si les ouvriers devenaient pour la plupart à peu près heureux, plusieurs problèmes en apparence essentiels et angoissants seraient non pas résolus, mais abolis. Sans qu'ils aient été résolus, on oublierait qu'ils se sont jamais posés. Le malheur est un bouillon de culture pour faux problèmes. Il suscite des obsessions. Le moyen de les apaiser n'est pas de fournir ce qu'elles réclament, mais de faire disparaître le malheur. Si un homme a soif à cause d'une blessure au ventre, il ne faut pas le faire boire, mais guérir la blessure

Simone Weil, *L'enracinement. Le déracinement ouvrier* Folio-essais p.77-84